
Largeau, Victor-Emmanuel. — *À la naissance du Tchad (1903-1913)*

Présenté par Louis Caron, préface de Joseph Tubiana, Saint-Maur-des-Fossés, Éditions Sépia (« Pour mieux connaître le Tchad »), 2001, 325 p., ill.

Géraud Magrin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/4882>
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 20 décembre 2004
Pagination : 970-976
ISBN : 978-2-7132-2005-0
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Géraud Magrin, « Largeau, Victor-Emmanuel. — *À la naissance du Tchad (1903-1913)* », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 176 | 2004, mis en ligne le 17 avril 2008, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/4882>

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

© Cahiers d'Études africaines

Largeau, Victor-Emmanuel. — *À la naissance du Tchad (1903-1913)*

Présenté par Louis Caron, préface de Joseph Tubiana, Saint-Maur-des-Fossés, Éditions Sépia (« Pour mieux connaître le Tchad »), 2001, 325 p., ill.

Géraud Magrin

- 1 L'ouvrage *À la naissance du Tchad (1903-1913)*, édité par Sépia dans la collection « Pour mieux connaître le Tchad », rassemble des rapports rédigés par Victor-Emmanuel Largeau depuis son arrivée dans les pays du Tchad jusqu'au début de la Première Guerre mondiale. Il met à la disposition du grand public intéressé par le Tchad des textes publiés principalement dans les « Renseignements coloniaux » peu après leur rédaction, difficilement accessibles aujourd'hui, ainsi qu'une solide bibliographie. Ils sont présentés par le colonel Louis Caron, après une préface de Joseph Tubiana, qui insiste sur les trésors peu exploités que recèlent encore les archives coloniales. D'une très grande richesse informative, ce livre de 325 pages se révèle intéressant à maints égards : il montre bien comment la bataille de Kousséri n'a pas marqué l'achèvement de la conquête du Tchad par la France, comme cela est parfois abusivement rapporté. Au contraire, la défaite de Rabah ne fait qu'ouvrir ces pays du Tchad à des opérations militaires et à des efforts d'organisation administrative, qui vont s'étaler durant au moins une quinzaine d'années, jusqu'au premier conflit mondial.
- 2 Ce texte nous offre un tableau vivant de ces opérations, menées avec des moyens matériels et humains incroyablement restreints, compte tenu de l'immensité des territoires à contrôler et des conditions d'isolement extrême auxquelles se heurtent les troupes françaises. On se trouve aussi plongé dans le face-à-face non dénué d'ambiguïté entre les conquérants et leurs adversaires, destinés à devenir leurs administrés. L'ouvrage rassemble également de nombreuses observations de Largeau, commandant du territoire en cours d'organisation, sur l'économie, les sociétés et les populations des territoires conquis, ainsi que sur l'effort entrepris pour leur organisation administrative.
- 3 Au-delà de l'introduction, qui en sus d'un portrait efficace de Largeau montre de façon très pertinente que les Français ne sont pas les seuls nouveaux venus dans une Afrique

centrale de la charnière du xx^e siècle en pleine transformation — entre des migrations d'arabes chassés par les Turcs de Libye, l'éphémère ascension de Rabah et la montée en puissance de l'influence sénoussiste à partir du Fezzan — le livre s'organise chronologiquement autour de chacun des quatre séjours de Largeau au Tchad (1902-1904 ; 1906-1908 ; 1911-1912 ; 1913-1915). Chaque chapitre est précédé par un bref texte de L. Caron, qui en résume clairement le contenu et les enjeux, évoque les principaux événements survenus entre les différents séjours.

- 4 La grande disparité des textes et des sujets abordés — des rapports détaillés de bataille dans le plus pur style militaire à de fines analyses personnelles sur la situation politique ou économique du moment, en passant par de fastidieux tableaux et inventaires sur l'organisation des troupes, les populations recensées ou encore le budget et les recettes douanières — pose néanmoins la question de la nature du texte ainsi publié. S'il s'adresse au grand public intéressé par le Tchad, on pourra trouver les explications et notes quelque peu insuffisantes. Si l'on se trouve face à de simples archives, la présentation de L. Caron peut sembler inhabituellement personnelle. Ainsi, on peut imaginer que le pronom personnel « nous » utilisé dans les synthèses de présentation des différents rapports ne soit pas très facile à s'approprier pour un lecteur contemporain qui ne serait ni militaire, ni français : « [L]es pertes subies et la création des méharistes nous paralysent » (p. 21) ; « [D]epuis 1903, nous avons progressivement conquis » (p. 64). Ce « nous » induit parfois aussi une hésitation sur certaines notes de bas de page : sont-elles de Largeau ou de Caron ? De même, certaines notes, au demeurant peu nombreuses, provoquent une rupture de ton d'un effet discutable avec le texte de Largeau. Ainsi, à propos d'un caporal chef de poste dans le Djourab qui a pris l'initiative de poursuivre un rezzou avec des moyens humains dérisoires (dix hommes), on relève les multiples facteurs qui rendraient possible une action équivalente dans le contexte actuel (autorisation du président, du ministre, de l'onu, intérêt des médias, etc.).
- 5 *A contrario*, le lecteur non spécialiste peut rester sur sa faim et regretter que des explications plus précises n'aient pas été apportées sur un certain nombre de points. Si les drames de la colonne Voulet Chanoine sont à peine évoqués, on aurait aimé en savoir davantage sur le statut de ces militaires incroyablement audacieux de la conquête. Largeau, décrit comme un protestant austère, rentre sans fortune après tant de campagnes. Quelles étaient donc les conditions sociales et financières concédées à ces aventuriers ? En outre, en dehors des qualificatifs utilisés par Largeau pour décrire le comportement de ses hommes — action énergique, brillante, courageuse, conduite par le capitaine untel — il aurait été intéressant de mieux connaître les facteurs (techniques, organisationnels) de la supériorité militaire des troupes françaises. Certains termes militaires auraient pu être expliqués aux profanes : qu'est-ce qu'un chef de bataillon ? Qu'est-ce que « faire à bras en avant » (p. 99) ? En matière économique, de même, des éclaircissements n'auraient pas été inutiles. Que représentent les trois francs de capitation exigés en 1910 (par exemple en nombre de journées de travail) ? Pour mesurer l'effort fiscal fourni par le territoire, quel est le montant du budget fourni par la métropole ?
- 6 L'illustration est abondante, et constitue indiscutablement un des points forts de cet ouvrage. Les nombreuses photographies, notamment, contribuent beaucoup à donner vie à cette époque mal connue. Les cartes sont fort utiles. On regrettera cependant qu'elles ne soient pas plus nombreuses. En effet, l'abondance de la toponymie désoriente souvent. Il aurait peut-être été préférable de localiser systématiquement les principaux noms utilisés

dans le texte sur des cartes correspondants aux différents épisodes évoqués ou bien de les souligner sur les reproductions de cartes d'état-major fournies. De plus, l'échelle des cartes réalisées par les éditeurs, trop centrées sur le Tchad actuel, ne correspond pas à la réalité des entités géopolitiques en présence — qui posaient justement problème au colonisateur parce qu'elles débordaient, de l'Est du Ouaddaï (Darfour, Massalit, Sila) aux confins sahariens (Sénoussistes), des limites reconnues par les traités internationaux à l'influence française. Enfin, on relève dans la cartographie (1^{re} et 2^e régions de la circonscription du Tchad interverties sur la carte 2) et dans le texte quelques erreurs (René Caillé, héros de Tombouctou en 1798... au lieu de 1828, p. 13), qui n'enlèvent rien à l'intérêt d'ensemble du livre.

- 7 Les textes de Largeau expriment bien sûr le discours d'un officier colonialiste du début du siècle. La rhétorique militaire n'en est pas absente, avec une tendance constante à personnaliser les actions au nom de celui qui les dirige : « Des ennemis à couvert [...] font feu sur tous ceux qui se présentent hors de l'abri donné par un étroit pan de mur. Le commandant Tilho réduit ces casemates » (p. 237). La minutie de la description des batailles laisse rêveur, et n'exclut pas des épisodes comiques : « Mais le chef de la section n'est pas suivi, son monde ne tient pas en selle (à chameau), s'égrène, et finalement il a cinq hommes avec lui » (p. 248).
- 8 Par ailleurs, certains jugements que l'on tiendrait aujourd'hui pour racistes ou sans nuance sont parfois révélateurs d'un souci de justifier la conquête. L'idéologie colonialiste n'en est jamais absente. La France apporte la paix et la civilisation sur un fond de guerres incessantes et de barbarie : « D'une façon générale, les pouvoirs répressifs accordés aux commandants de subdivision [...] ont un heureux effet sur l'amélioration de la mentalité des indigènes » (p. 144). En outre, les différentes « races » ne se situent pas au même niveau sur l'échelle de la barbarie (ou de la civilisation). Quand « Les Baguirmi sont doux, industriels, intelligents et habiles » (p. 29), « les Boua sont des Kirdi susceptibles de discipline et d'organisation qu'on peut placer dans la hiérarchie humaine sur un échelon plus élevé que les Sokoro, leurs sauvages congénères des collines » (p. 38), tandis que « rien n'égale l'abrutissement et la fourberie de ces derniers (les Kanembou) ; la misère et les tribulations les ont complètement avilis » (p. 57). Enfin, « dans le Sud, sur le moyen Bahr-Sara, l'adjudant Bœuf occupe Moïssala au centre d'un pays retourné à la barbarie » (p. 125)... simplement parce que les Français, qui y avaient à peine pénétré, s'en étaient retirés quelques mois !
- 9 L'imbrication du peuplement dans le Baguirmi est finement observée, avec ses implications en termes de complexité du découpage administratif, ainsi que la solidarité des Arabes face à l'extérieur ou la complexité de l'identité gorane (p. 53) ; de même, la construction de l'entité ouaddaïenne, où le centre intègre (en permettant par exemple à des Sara de devenir « Aguid », chefs militaires) et exploite brutalement tour à tour ses marges, est bien mise en évidence. La saisie de la correspondance du sénoussiste Mohammed Sunni, après qu'il a été défait militairement, montre bien la nature de son pouvoir, basé sur une influence de type religieuse au rayonnement lointain bien davantage que sur une forme d'allégeance politique habituelle. Enfin, le Sud du Tchad intéresse moins les militaires français que le Nord, parce qu'il apparaît moins dangereux, mais ne semble docile en 1912 que tant qu'on ne lui demande ni soumission ni collaboration.
- 10 L'attitude des militaires français vis-à-vis des chefs locaux est marquée par une ambiguïté permanente, dont la présentation dans les écrits de Largeau est fort intéressante. Ainsi,

les Français jouent Acyl contre son parent le sultan du Ouaddaï, l'intronisent puis le destituent, en lui conservant certains égards, tout en déplorant les moyens nécessaires à sa surveillance en son lieu d'asile, Behagle (aujourd'hui Laï). Plus tard, les conditions des opérations dans le Borkou accentuent la méfiance et interfèrent dans les timides tentatives de négociation, auxquelles on juge toujours prudent de joindre des manifestations de force : « J'étais bien autrement fondé à exiger des garanties et à ne pas discuter par dessus six jours de désert avec un vieillard fanatique, retors, et dont toute la vie s'était passée en intrigues » (p. 245). Enfin, les difficultés à obtenir des informations donnent une bonne perception de l'incertitude qui présidait aux opérations. Les indigènes n'ont aucune idée des renseignements qui importent aux Français, passent sous silence les plus utiles, n'essaient de deviner les attentes de celui qui les interroge que pour servir leur intérêt personnel (p. 218). Ces réflexions augurent des relations complexes entre colonisateurs et colonisés et de la place centrale et ambiguë des intermédiaires que sont les interprètes, si bien montrées dans *L'étrange destin de Wangrin*, le roman d'Amadou Hampaté Bâ.

- 11 Pour justifier la conquête et la pérennisation de l'occupation française sur la rive droite du Chari, qui n'a été acquise en France que tardivement, au-delà de 1910, mais aussi pour se conformer au dogme de l'autonomie budgétaire des territoires coloniaux (qui devaient s'autofinancer et être aussi peu que possible à la charge de la métropole), la possibilité de rentabiliser le Tchad apparaît comme un leitmotiv du texte de Largeau. L'équilibre est cependant subtil : il s'agit de montrer les potentialités à terme des pays occupés, tout en justifiant dans un premier moment la revendication de moyens supplémentaires pour mettre en œuvre la pacification puis la mise en valeur attendue.
- 12 Ainsi, les possibilités de ressources fiscales ou d'exportations agricoles ultérieures sont à la base de l'intérêt pour l'économie locale — à travers les tableaux successifs de l'économie agricole, où l'on observe les différentes plantes cultivées au développement éventuellement prometteur (arachide, sésame, oignons, coton). Lors du premier séjour, la présence de nombreux éléphants n'est relevée qu'en tant qu'élément potentiel de recette pour le budget. De même, l'élevage d'autruches pratiqué par les Arabes semble beaucoup intéresser le colonisateur (premier et troisième séjour). Dans le quatrième séjour, néanmoins, l'interdiction de ramasser les œufs dans le Kanem montre une prise de conscience, quasi-écologiste, de la fragilité de la ressource.
- 13 Une dimension essentielle de ce besoin financier permanent réside dans l'attention accordée au recensement. Au-delà du discours sur l'œuvre sociale, encore très embryonnaire, le recensement pour le paiement de l'impôt est la première priorité, quasiment une obsession, une fois la pacification assurée. Ainsi, dans le bas Chari, dès 1903, « il [allait être] incessamment procédé à une reconnaissance complète avec recensement sommaire de ces gens qui se sont toujours montrés accueillants et hospitaliers, mais esquivent facilement l'impôt grâce à nos occupations multiples qui nous ont toujours empêchés de leur consacrer le temps nécessaire » (p. 42). Les difficultés du recensement sont bien montrées, de même que les efforts méthodologiques mis en œuvre dans un deuxième temps pour y remédier, lors du quatrième séjour (1913-1915). La conscience de la faible fiabilité des chiffres contraste d'ailleurs étrangement avec le degré de détail qui apparaît dans les tableaux démographiques, à la fallacieuse précision toute administrative. Enfin, dans le quatrième séjour se fait jour une angoisse nouvelle, à mesure que les recensements s'améliorent et que la situation est mieux connue : celle que

provoque le sous-peuplement structurel de l'Afrique centrale française, avec tout ce que cela implique en termes de difficultés à venir de mise en valeur.

- 14 Enfin, un des intérêts principaux du livre tient à ce que certaines analyses de Largeau ont porté sur des éléments qui se sont révélés d'une grande stabilité tout au long du ^{xx}e siècle, au point d'apparaître comme de véritables éléments de structure pour comprendre le Tchad. La rémanence de ces phénomènes aide aujourd'hui à prendre la mesure de l'importance de certains changements en cours, et de ceux qui restent à obtenir.
- 15 L'enjeu majeur représenté par l'enclavement apparaît en bonne place dans l'ouvrage. Avant le recensement, l'approvisionnement et les communications représentaient logiquement une priorité pour les responsables français de la conquête, ainsi qu'un de leurs problèmes principaux. Les voies de communication sont décrites avec une grande minutie, et le transport du courrier livre des anecdotes plaisantes sur l'état d'arrivée des correspondances après des périple de plusieurs milliers de kilomètres sur divers moyens de transport¹.
- 16 Les échanges extérieurs des territoires tchadiens illustraient déjà moins l'atout offert par la position de carrefour que la difficulté d'être écartelé entre des aires d'influence économiques différentes. Largeau offre une présentation très claire de la géographie commerciale sahélo-saharienne, ainsi que des problèmes géopolitiques causés par la dépendance des débouchés « étrangers », via les territoires anglais du Nigeria ou de l'Égypte et du Soudan, les territoires allemands du Cameroun. L'enjeu alors identifié, qui visait à contrer l'attraction égyptienne pour orienter les échanges vers les territoires françaises, restera une constante, dans une certaine mesure, durant toute la période coloniale — avec la mise en place de la longue et coûteuse « voie fédérale »² — et au-delà, avec les tentatives laborieuses d'intégration régionale menées dans le cadre de l'udeac, le souci d'éviter l'invasion de produits industriels en dehors de tout contrôle par la Libye et surtout le Nigeria.
- 17 Ces observations se traduisent dans le champ des flux commerciaux. L'identification de mouvements de bétail jugés « anormaux » vers le Nigeria, liés au jeu sur le différentiel monétaire entre « zone franc » et Bornou relevant d'une autre monnaie (en l'occurrence le Thaler), de même que l'exportation d'une grande partie des bœufs du Sahel tchadien vers les pays forestiers de l'Oubangui en déficit structurel de viande, se sont révélés remarquablement stables par la suite.
- 18 En outre, en matière d'insécurité alimentaire, les observations réalisées par Largeau à l'occasion de la famine sahélienne de 1912 ressemblent de façon troublante aux problèmes analogues rencontrés à la fin du ^{xx}e siècle. L'enclavement interne y constitue un facteur aggravant important. Si le Salamat apparaît déjà comme un grenier céréaliier, l'impossibilité de transférer des vivres des régions excédentaires vers les régions déficitaires — en l'occurrence, du Sud au Nord, mais aussi de l'Ouest (Kanem, alors moins touché) vers l'Est (Batha et Ouaddaï sinistrés) — empêche toute action significative des pouvoirs publics. Jusqu'à l'ouverture de la route Guélengdeng/Kélo en 2000, la coupure entre le Nord et le Sud au moment de l'hivernage est restée une réalité, et sa responsabilité avancée dans l'aggravation de certaines crises alimentaires comme celle de 1998, où c'est le Sud qui était le plus durement touché. Les mesures mises en œuvre présentent aussi des points de ressemblance. Le sultan Gaourang organisa en 1912 des foires pour alléger le fardeau de la famine, distribuer du travail et des vivres au Baguirmi,

de même qu'en 1998 des chefs de canton utilisèrent les marchés hebdomadaires pour venir en aide aux nécessiteux. Surtout, on comprend l'origine des « interdictions de sortie de céréales » prononcées actuellement par diverses autorités administratives à l'approche des disettes, fort controversées du reste. Largeau nous rappelle en effet le contrôle que le colonisateur entendait exercer, y compris à l'intérieur de chaque territoire, sur la circulation des hommes et des produits — pour des raisons fiscales notamment. Cela étant, l'intervention contemporaine de l'aide alimentaire internationale, malgré les problèmes qu'elle pose, permet d'éviter d'atteindre les niveaux de mortalité effroyables alors relevés (la moitié de la population du Ouaddaï).

- 19 L'insécurité généralisée décrite par Largeau dans les pays du Tchad au début du ^{xx}e siècle — qui est à la fois amplifiée par la pression coloniale, et utilisée par les colonisateurs pour justifier l'action de pacification de la conquête — présente également de troublantes similitudes avec ses manifestations à la fin du ^{xx}e siècle. La description du comportement de telles populations des environs du Fitri, sur les marges du Baguirmi, aurait pu s'appliquer à maintes autres régions théâtres d'épisodes de rébellion et de répression, ne serait-ce qu'au cours des années 1990 (Guéra, Ouaddaï, Logone, Tibesti) : « Ils avaient pris le parti de vivre comme des hyènes et des chacals, s'abritant dans les buissons, la nuit et le jour en alerte, ne songeant qu'à fuir au plus vite au contact de tout homme armé » (p. 72). La turbulence et la propension à la violence de certaines populations — comme les Goranes du Kanem, et de manière générale les groupes sahélo-sahariens — appartient aussi au registre des permanences. Elle transparaît aussi bien dans le texte que dans les statistiques issues de l'embryon d'appareil judiciaire mis en place (« c'est l'élément Gorane qui est le mieux représenté parmi les voleurs et les meurtriers »). Enfin, l'abondance des armes en circulation, objets d'échange notamment entre sédentaires et nomades, constitue un objet de préoccupation important des militaires de la conquête comme plus tard pour les instances soucieuses d'instaurer un État de droit au Tchad.
- 20 La différence de perception entre les territoires situés sur la rive droite du Chari (pour l'essentiel, le « Nord » actuel) et ceux de la rive gauche (le « Sud ») apparaît en filigrane tout au long du texte. Elle n'est pas l'objet d'une réflexion approfondie de Largeau, parce que l'essentiel de son effort militaire se porte sur le Nord, mais aussi parce qu'une certaine incertitude prévaut quant au statut et à l'avenir administratif de la première région de la circonscription du Tchad : les pays de la rive gauche du Logone ont été cédés à l'Allemagne à la suite de l'accord territorial de 1911. Au-delà de la mention des premiers essais cotonniers dans le Mayo-Kebbi et le Moyen Chari — dont les principales difficultés ultérieures sont d'ores et déjà identifiées : intéresser le producteur, évacuer la production à moindre coût (p. 171) — deux thèmes au moins sont dignes d'intérêt.
- 21 Largeau est-il l'inventeur de la notion de « Tchad utile », si décriée, mais aussi si prégnante dans les représentations du territoire tchadien et les stratégies de mise en valeur développées jusqu'à une période récente ? Il en a l'intuition précise, mais ne formule pas ici l'expression en tant que telle : « Les cours moyens du Chari et du Logone sont également utiles à la région militaire et à la colonie. Berceau d'une race solide, travailleuse et guerrière, riche grenier à mil, cette partie du territoire est un précieux appoint pour les circonscriptions moins favorisées du Sud et du Nord », écrit-il au début de 1912 (p. 110). Si d'autres n'ont pas formalisé cette idée avant lui, il est probable qu'elle ait influencé ses successeurs.
- 22 De même, concernant les recrutements militaires, qui ont eu une telle importance dans le devenir du Tchad — les anciens combattants originaires du Sud ayant joué un rôle certain

dans la prise en main du territoire à l'indépendance par des élites originaires du Sud — certaines questions importantes restent sans réponse. Ces recrutements, réalisés « en particulier en pays Sara, ont été satisfaisants ; les tirailleurs autochtones, s'ils n'ont pas la brillante bravoure de nos Sénégalais, sont au moins disciplinés et se comportent convenablement au combat » (p. 259). Pourquoi une telle préférence accordée au Sud dans ces recrutements, alors que les durs combats de la conquête ont montré aussi les aptitudes guerrières de maintes populations du Nord ? Cette question conduit à s'interroger, dans le contexte actuel, sur le renversement des vertus guerrières attribuées aux différentes populations — les vaillants Sara d'alors apparaissant aujourd'hui comme plutôt pacifiques, voire médiocres combattants, à l'opposé des féroces Gorane ou Zaghawa, qui n'avaient guère été pris en considération par les recruteurs coloniaux.

- 23 Ces textes sont précieux, parce qu'ils nous montrent la naissance du territoire appelé à devenir le Tchad, à travers le regard de Largeau, qui en a été témoin et acteur privilégié. Ils n'invitent pas à l'optimisme, cependant. Parce qu'ils montrent bien dans quelle mesure la guerre civile et ses avatars ont détruit l'État qui avait été mis en place au début du ^{xx}e siècle, sans qu'un système de régulation accepté par tous les Tchadiens ait pu être mis en place.

NOTES

1. Il manque cependant à la bibliographie le texte de P. Mollion, *Sur les pistes de l'Oubangui-Chari au Tchad (1890-1930), le drame du portage en Afrique centrale*, Paris, L'Harmattan, 1992.
2. Voir G. Sautter, *Le chemin de fer Bangui-Tchad dans son contexte économique régional. Étude géographique de l'économie des transports au Tchad et dans le nord de l'Oubangui*, Bangui, SCECFBT, Université de Strasbourg, 1958.